N° 95 Revue Mensuelle Avril 1926

LE SYMBOLISME

ORGANE D'INITIATION

A LA PHILOSOPHIE DU GRAND ART

DE LA

CONSTRUCTION UNIVERSELLE

SOMMAIRE :

	Pages
OSWALD WIRTH. — La Nouvelle Orientation du Grand Orient de France	85
PAUL FISCHER. — Le Rôle moralisateur des Symboles.	91
ARMAND BÉDARRIDE. — A propos de l'interprétation des Mythes	99
ROBERT RANDAU. — Sur Hiram couronné d'Epines	109

REDACTION ET ADMINISTRATION :

16, rue Ernest-Renan, Paris, XV^e

EN VENTE :

EDITIONS « ADYAR », 4 Square Rapp, Paris (VII^e)

ABONNEMENTS :

France et Colonies : **15** fr. — *Union Postale :* **20** fr.

Prix du numéro : 1 fr. 50

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AVIS TRÈS IMPORTANT

Pour nous épargner toute réclamation individuelle, nos abonnés sont priés de vouloir bien nous adresser le montant de leur abonnement, soit directement, soit par l'entremise de l'un de nos représentants à l'étranger.

Les versements peuvent s'effectuer au crédit de notre compte de chèques postaux :
OSWALD WIRTH, Paris 543.45

Représentants du « SYMBOLISME »

Belgique : H. HERMANNE, 44, Avenue de France, Anvers.

Bulgarie : Jacques N. OVADIA, 35, rue Tetevenska, Sofia.

Californie : A. P. GIRERD, 2200, Lyon Street, San Francisco, Calif, U. S. A.

Etats-Unis et Canada : Albert TYCK 7401, Ridge Boulevard, Brooklyn, N. Y., U. S. A.

Grèce : G. E. RHADOS, Janina (Epire).

Haïti : Louis ANDRÉ, Rue Espagnole 11, I, Cap-Haïtien.

Italie : Umberto ZANNI, Via Reno, 4, Rome (36).

Luxembourg : Joseph WEBER, 6, Avenue Michel-Rodange, Luxembourg.

Suisse : Ch. E. GOGLER, Professeur à Saint-Imier, Jura Bernois,

Turquie : Ed. LEBET, LEBET Frères et Cie, Constantinople.



La Nouvelle Orientation du Grand Orient de France

La Maçonnerie française n'a rien d'une association cultuelle ambitieuse de perpétuer des rites. Elle n'a jamais péché par excès de traditionalisme et son ardeur à se lancer dans l'innovation a souvent fait scandale. A l'encontre de nos excellents FF.·.anglo-saxons, aux qualités desquels nous nous plaisons à rendre hommage, nous avons l'horreur de l'immobilité ; il semble même qu'il nous soit impossible de tenir en place. C'est un défaut ; mais le pavé mosaïque, aux dalles alternativement blanches et noires, nous enseigne que tout se compense. Si nous manquons de persévérance, nous en bénéficions quand nous constatons que nous nous sommes engagés dans une

D1 m
2010-241131

mauvaise voie. Nul n'est alors plus prompt que nous à la volte-face.

Un changement de front collectif ne s'opère pas, il est vrai, instantanément. Le signal en est donné par les chefs, puis le mouvement s'exécute avec plus ou moins de lenteur, selon les difficultés du terrain. Cette image s'applique-t-elle à ce qui se passe à l'heure présente au sein du Grand Orient de France? Craignons de prendre nos désirs pour des réalités, observons une prudence réserve et contentons-nous de signaler les faits qui sont un indice de revirement.

Voici d'abord l'*Esprit maçonniqne*, brochure récemment parue sous les auspices du Grand Collège des Rites, Suprême Conseil du Grand Orient de France. Le Docteur Camille Savoire s'y attache à éclairer les Maîtres sur leur droit et leur devoir. Leur droit n'est autre que l'exercice intégral de la souveraineté maçonnique, ce qui leur impose un devoir auquel ils ne peuvent se soustraire sans forfaiture. Quel est ce devoir si impérieux ? Il consiste à faire vivre en soi l'*Esprit maçonnique*, symbolisé par Hiram, mis à mort par trois mauvais compagnons.

Les meurtriers sont l'*Ignorance*, le *Fanatisme* et l'*Ambition*. Incapable de comprendre sa tâche, l'ouvrier obtus travaille mal, tout en se croyant habile. Le Maçon qui n'a qu'une idée grossière de la Maçonnerie s'écarte des saines traditions, pour porter à l'Architecte la première atteinte. Le devoir du Maître est donc avant tout de s'instruire, en approfondissant la portée du symbolisme maçonnique.

Digne successeur du F.·. Blatin, le Grand Commandeur actuel du Grand Collège des Rites insiste sur ce point. Cessons de dédaigner l'enseignement initiatique, revenons aux méthodes traditionnelles

et attachons-nous à bien comprendre les rites qui font de nous successivement des Apprentis, des Compagnons et des Maîtres ! Pourquoi nous mettre à l'école de la Maçonnerie, si rien ne compte pour nous hors du savoir et des affaires profanes ? Nous avons trop écouté les voix du dehors ; il est temps de nous enfermer dans le silence du Temple, pour nous y recueillir, afin de bénéficier de ce qui ne s'enseigne que dans le sanctuaire initiatique.

Celui qui s'est instruit possède l'intelligence de l'Art et comprend que la recherche de la vérité ne s'opère pas d'une manière uniforme. Tous les hommes sincères sont des explorateurs qui peuvent se diriger en sens opposé, sans avoir tort les uns par rapport aux autres. Cette constatation n'est pas, hélas, à la portée des esprits étroits, qui tournent au fanatisme et frappent Hiram au cœur en condamnant les opinions qu'ils ne partagent pas. Le Maçon intolérant tue la Maçonnerie. Ceux qui, au Grand Orient, ont mission d'enseigner en ont pleinement conscience et leurs arguments en faveur de la *Tolérance*, la vertu maçonnique par excellence, ne manqueront pas de contribuer au réveil effectif de l'Esprit de l'institution.

Reste l'*Ambition*, qui, faussant du tout au tout la Maçonnerie, assène au Maître le coup mortel en plein front. Le rituel vise ici les pires ennemis de notre Ordre, ceux qui s'y font admettre pour s'en servir. On est tenté de croire qu'ils y règnent, ce qui est très exagéré, bien qu'il soit indéniable que leur influence néfaste ait trop souvent été prépondérante. La mort d'Hiram est prévue, ainsi que le désarroi momentané des constructeurs, phase qui conduit à la recherche de la *Parole perdue*. Or, nous en sommes à cette application pratique du rituel : les Maîtres pleurent Hiram et sont décidés à lui rendr

la vie, conformément aux prescriptions testamentaires, consignées en gestes pieusement répétés par la foi naïve des générations initiées, non à l'esprit, mais à la seule lettre morte de la tradition.

Il y a longtemps que nous nous refusons, en France, à répéter des formules dont nous ne saisissons pas nettement la portée. Epris d'un rationalisme exigeant, nous voulons comprendre ou nous supprimons. Nous ne nous sommes pas arrêtés à moitié chemin dans cette voie dangereuse et Hiram en a souffert ; il a même été tué au nom de cette philosophie superficiellement éclairée, à laquelle s'attache le nom de M. Homais.

La crise était fatale, mais la voici traversée. Reportons-nous au n° 26 de *Sous le Triangle*, le supplément strictement maç.·. à l'*Acacia* de février 1926. Un document très significatif y figure parmi les questions renvoyées à l'étude des LL.·. du Grand Orient de France. Il nous est impossible de le passer sous silence, car nous y voyons le manifeste officiel de l'orientation nouvelle de la Maçonnerie française.

La question posée aux Ateliers est celle de l'*Education Maçonnique*. Voici en quels termes débute cette circulaire qui ne manquera pas de prendre une importance historique :

« En renvoyant à l'étude des Loges la question « pressante de l'éducation maç.·., le Convent a « voulu vous rappeler l'importance des enseigne- « ments dispensés par notre Ordre, en même temps « que la nécessité de persévérer dans leur étude : il « ne saurait y avoir de Franc-Maçonnerie sans effort « de connaissance, d'examen et de raison des FF.·. « qui constituent eux-mêmes sa durée agissante, sa « force morale, son intellectualisme réfléchi. Les « rituels, des grades, les symboles vous inclinent « sur un enseignement incomparable, mais c'est

« vous qui le mettrez en valeur, d'abord en vous en « pénétrant, ensuite en le répandant autour de vous, « dans vos Ateliers, puis dans un monde profane. »

Le Conseil de l'Ordre du Grand Orient, qu'on se plaît à se représenter comme un pouvoir politique occulte, exerçant en France le gouvernement réel, ce cénacle férocement sectaire, qui dicte au Parlement des lois haineuses, que prescrit-il en réalité aux Francs-Maçons ? Citons quelques passages de ses développements sur la *question C*, relative à l'éducation maç.·., dont nous venons de reproduire l'exorde.

« Appliquons-nous, TT.·. CC.·. FF.·. à penser, « en dépit des difficultés et des préoccupations inhé- « rentes à la lutte pour la vie et à cause d'elles, ne « serait-ce qu'en remplacement de la prière quoti- « dienne, matinale et vespérale des croyants reli- « gieux, par cinq minutes de silence méditatif et de « réflexion attentive. Ces cinq minutes une fois ob- « tenues de vous-mêmes, par vous-mêmes, entrées « dans vos habitudes, vous les prolongerez quand « vous en aurez le temps, et, vraiment, ne le pour- « riez-vous trouver ? Vous y ajouterez la lecture « d'un moraliste ou d'un grand écrivain, d'un savant « et d'un historien ».

Suivent les indications sur les auteurs dont les œuvres peuvent constituer « cette bibliothèque personnelle éducative de rêve et de réconfort qui permettra de mieux reprendre la bataille avec un optimisme courageux et renseigné ».

Car si nous nous instruisons, c'est afin de participer plus utilement à la lutte du progrès. Nous travaillons au perfectionnement de la société humaine et aspirons au triomphe de la vraie civilisation. Celle-ci est essentiellement l'œuvre de notre Occident, qui, « au prix d'efforts sans nombre, acharnés, par l'esprit de sacrifice, a précisé de mieux en mieux

les êtres et les choses, les faits et découvertes, les réalités et les conditions de l'existence normale en face des rêveries vagues, des aperçus faciles, mal définis, toujours indéterminés, mais fréquemment d'autant plus dogmatiques. Renoncer à cette précision, comme à tout l'acquis qu'elle enregistre, serait mortel. Ne pas voir que cet ensemble a besoin d'être remis au point, en place et en vigueur, afin de dompter les forces obscures, mauvaises et troubles, mais pénétrantes, qui essayent, en le rabaissant, à diminuer l'homme, de manière à le rejeter, désarmé, dans le Hasard et sur la Fatalité, le deviendrait aussi, car ce n'est pas par une résistance purement passive qu'on vient à bout des idées fausses. Cessons enfin de nous débattre en immobilisant un anticléricalisme purement négatif devant un cléricalisme qui l'est déjà par lui-même; sachons être, devenir des créateurs : c'est ainsi que nous apporterons la preuve de notre excellence. Affirmons-nous par nos constructions morales. Les peuples sont las des destructions et des ruines ; ils ont besoin du vaste temple de l'Esprit qui ralliera toutes les bonnes volontés loyales. La Franc-Maçonnerie n'a justement cessé d'en préparer l'édifice. »

Comme on le voit, l'encyclique du Grand Orient se maintient à une hauteur qui domine la platitude des préoccupations mesquines. Mais cette manifestation imprimée pourrait rester sans écho, ce qui justifierait l'objection qu'une hirondelle isolée ne fait pas le printemps. Hâtons-nous donc de constater le zèle avec lequel les Loges se sont mises à l'étude de la *question C.* qui est posée très opportunément. Les esprits sont préparés en France à un retour sur eux-mêmes. Nous nous sommes jétés en avant avec une impétuosité qui nous a entraînés trop loin ; nous le reconnaissons avec notre loyauté coutumière et

nous voici résolus à devenir Francs-Maçons dans toute la force du terme.

Si nous étions tenté de craindre que le Conseil de l'Ordre prêche dans le désert, nous serions rassuré par l'accueil fait au *Travail sur la Pierre brute*, du F.·. Armand Bédarride, par les Loges du Grand Orient de France. L'édition ne tardera pas à être épuisée. Cela démontre que l'enseignement initiatique est d'actualité. Nous ne sommes donc le jouet d'aucune illusion, lorsque nous acclamons l'orientation nouvelle du Grand Orient de France. Il n'y a jamais à désespérer de ceux qui marchent : les expériences fâcheuses instruisent ; mais où conduit l'immobilité, préconisée comme l'idéal de sagesse ?

Oswald WIRTH.

Le Rôle Moralisateur des Symboles

La Franc-Maçonnerie, en tant que société philosophique, présente une caractéristique spéciale : l'étude de son symbolisme comme moyen de culture et d'élévation du caractère humain.

Malheureusement trop peu nombreux sont les Maçons qui œuvrent sérieusement dans ce sens. Partout dans les Loges, on s'efforce de mettre sur pied des programmes de législation, d'instruction, d'éducation, de coopération, etc... ce qui très bien, mais nous pensons qu'il y aurait un inconvénient grave à voir dans ces activités le « travail fondamental de la Maçonnerie ».

On ne répétera jamais assez que les lois, les ins-

titutions, ne valent que ce que valent ceux qui les formulent, qui les appliquent, ou qui les créent.

Aucune théorie sociale, aucune forme de gouvernement, pas une loi, ne rendront jamais l'homme meilleur, car il est impossible de rendre l'homme meilleur *du dehors*, pas davantage par la loi que par la coercition, pas même par la forme sociale, si bienfaisante qu'elle puisse paraître.

Le *mieux*, pour l'homme, l'évolution morale, procède de l'intérieur à l'extérieur. A qui veut bien s'observer, il semble que quelque part en nous se trouve une source d'énergie spirituelle qui est seule capable de nous élever moralement.

De cette source émanent les décisions de mieux être, de mieux faire, les conversions ou la grâce, comme les appellent les tenants des religions.

Elle n'est pas la pensée : elle fait irruption dans le courant de la pensée sous l'influence de l'étude de soi-même, de la réflexion, de la méditation. Peut-être est-ce là *l'intuition* de M. Bergson et des philosophes contemporains. Son apparition dans notre conscience crée le conflit moral, car cette énergie doit entreprendre une lutte sans merci contre un grand nombre d'habitudes de pensée que notre jugement moral a réprouvées.

Quiconque a entrepris sa propre culture, son *auto-élévation*, nous comprendra, lorsque nous parlons de cette lutte intérieure entre le supérieur et l'inférieur. Nous ne pouvons progresser moralement sans lutte, et nous ne pouvons pas compter sur l'intellect dans cette lutte, *car il est le champ de bataille.*

C'est en lui que prennent forme les arguments pour ou contre telle action : suivant que c'est notre conscience morale ou bien notre moi égoïste inférieur qui en est maître, il préconisera l'austère devoir ou la jouissance égoïste.

C'est au sein de l'intellect que se livre la lutte du bien et du mal, c'est le mental humain qui est l'Arbre du Bien et du Mal : malheureusement, notre terre n'est pas précisément un Eden ; peut-être le deviendra-t-elle un jour.

Si l'on veut bien admettre nos prémices, comment nous faire une conception nette de ces deux principes antagonistes qui se combattent dans notre intelligence, sans se confondre avec elle ?

Celui qui nous pousse au devoir, au beau, au bien, au vrai, celui que nous pouvons considérer comme supérieur, n'est-ce pas ce que nous pourrions appeler la véritable conscience humaine ? Car en effet dans la Nature, seul l'homme est capable par lui-même de modifier sa manière d'être et d'agir : l'animal *subit* ses instincts, l'homme *crée* ses habitudes, son caractère, et, en cela il est plus qu'un animal.

Une chose remarquable, c'est que cette conscience est identique en chaque être humain. Pouvons-nous supposer que le devoir *essentiel* soit différent suivant que cet être se trouve de tel ou tel sexe, de telle ou telle religion, de telle ou telle nation, de telle ou telle école politique ou philosophique ?

Les lois physiques et naturelles sont les mêmes pour tous, et, en fidèles analogistes, ne pouvons-nous penser que la loi morale ne le soit également ? Aimer son prochain comme soi-même — rendre le bien pour le mal — ne sont pas des maximes qui sont la propriété d'une religion, elles appartiennent en propre à la *conscience humaine*.

Mais elles n'appartiennent à la conscience *d'un homme*, qu'autant que cet homme est capable d'exprimer cette *conscience humaine*.

Or, c'est là précisément la cause de la lutte intérieure : la Conscience humaine doit vaincre dans chaque être humain la conscience corporelle, ce

principe inférieur, source de tous les égoïsmes, de toutes les passions, de tout le mal. La conscience corporelle est l'appel inférieur du corps animal, des sens, des émotions basses, et c'est l'ensemble de ces forces naturelles inférieures, qui forme en nous cette entité qui lutte contre notre volonté d'évolution vers le Bien.

La Conscience humaine globale est la source des forces créatrices d'art et de science, édificatrice des sociétés, évolutrice des civilisations, c'est parce qu'elle est synthétique que d'elle procède ce qui unit : Altruisme, Bonté, Sacrifice.

Les consciences corporelles, sources d'égoïsme, représentent les vers rongeurs des sociétés humaines : d'elles émanent l'égoïsme, la lutte pour la vie, les injustices sociales, les guerres.

On peut penser que c'est pour cela que la Maçonnerie est ce qu'elle est : une *Œuvre Constructive*, et que, par cela même, beaucoup de ses symboles sont en rapport avec la construction.

Remarquons aussi, en passant, cette justification de notre thèse : l'intelligence humaine se met avec autant de facilité au service des forces constructrices que des forces destructrices. Le mental est bien le champ de bataille entre le Bien et le Mal : *il n'est ni l'un ni l'autre* : il sera en effet occupé par le vainqueur, quel qu'il soit (conscience humaine, conscience corporelle), et de ce fait l'homme aura autant d'intelligence pour mal faire que pour bien faire.

On comprendra dès lors que le but à atteindre, c'est de permettre à ce principe supérieur que nous nommons Conscience humaine de *s'emparer* du mental et d'en chasser la Conscience corporelle.

C'est là le but que vise l'initiation maçonnique, non pas l'initiation symbolique, cérémonie qui dure à peine quelques heures, mais la véritable initiation

qui dure toute la vie : la première donne accès au Temple, permet de voir les symboles et d'agir suivant les formes rituelles, mais la seconde seule *transforme* l'homme, lui faisant appliquer sa pensée sur des formes appropriées, pour éveiller sa Conscience humaine et la mettre en rapport avec la Conscience humaine globale.

On peut penser, nous croyons, que les symbolismes de toutes les Religions, de tous les Rites anciens ou récents, initiatiques ou maçonniques, ont tous pour but l'éveil de la Conscience humaine supérieure, éveil permettant à l'homme d'entrer en rapport avec cette Conscience globale universelle que la Maçonnerie appelle le Grand Architecte de l'Univers, appellation symbolique que nous avons tenté d'éclaircir dans un précédent article. (Voir le *Symbolisme* du 9 novembre 1925.)

C'est probablement ce que le bouddhiste appelle le Nirvana, le védentin la Yoga, le mystique chrétien l'extase divine, et le Maçon le Grand-Œuvre. C'est la mort du Moi corporel et la Consécration de la Victoire de la Conscience humaine dans le sens élevé que nous lui donnons. C'est ce que symbolise l'initiation au 3e Grade, qui fait le véritable Maçon maçonnant.

Comme nous le disions en débutant, c'est par l'étude de son symbolisme que la Maçonnerie doit amener ses membres à ce point d'Evolution. C'est par l'association d'idées (théorie qui nous paraît bien moderne) que cette étude agit dans l'homme ; c'est par l'effort de la pensée appliquée à travailler sur les multiples significations des symboles et du rituel, que le Maçon habitue sa conscience supérieure à occuper l'intellect, en en excluant le moi corporel inférieur.

Les phrénologistes nous disent d'ailleurs que les

sillons de la surface du cerveau sont produits par l'influence de la pensée, qui les trace et qui les suit sous l'empire de la volonté. Ils sont en cela d'accord avec l'adage antique : « Ce que l'homme pense, il le devient ».

Nous ne voulons ni ne pouvons, dans le cadre de ce court article, donner l'interprétation d'aucun symbole, ce n'est pas ce que nous nous sommes proposé, nous tentons seulement de faire ressortir le caractère indispensable de leur étude.

Supprimez le symbolisme, et les réunions maçonniques se transforment en assemblées politiques, économiques ou éducatrices, mais en même temps elles deviennent superfétatoires, car en cette matière, il ne manque pas d'organisations profanes, et mieux vaudrait alors ne pas diviser les efforts et adhérer tout simplement à ces organisations.

Mais ce qui est pire que de supprimer le symbolisme, c'est de *l'expédier* ou de le *mutiler*, comme malheureusement cela se pratique dans un certain nombre de Loges.

Nous assistons quelquefois à des ouvertures de travaux où le rituel est observé, certes, mais où l'on *sent* très bien que le mental des F F.·. présents est occupé ailleurs qu'à la signification de leurs paroles ou de leurs gestes.

Nous disons alors à nos FF.·. qu'il n'était pas besoin, il nous semble, d'avoir eu l'énergie mentale qui leur a fait rejeter les symboles et les rituels des religions, parce qu'ils n'y trouvaient aucun sens, pour retomber dans cette même faute d'agir rituellement sans comprendre.

Le Maçon qui agit ainsi machinalement, sans appliquer sa pensée à la signification de ses actes et de ses paroles, devient semblable au prêtre qui marmotte une prière en pensant à autre chose.

Est-ce cela que l'on veut ? Si non, il est temps de faire un grand effort : les symboles maçonniques doivent devenir des réalités vivantes par leur application constante dans l'existence des Loges en général et des Maçons en particulier. Nous savons bien que tous les Maçons ont une interprétation toute prête pour chaque symbole, mais c'est vraiment faire bon marché de l'imagination des fondateurs de la Maçonnerie, que de les supposer s'être bornés à attacher un sens unique à chaque symbole.

Chacun d'eux doit avoir une signification multiple et nul ne saurait dire qu'il en a donné tout ce qui peut en être donné.

L'essentiel est que la pensée s'y applique et que la seule idée d'un triangle, par exemple, devienne la source d'un courant de pensées élevées. Nous savons que beaucoup de nos FF.·. ne voient rien derrière le Delta Lumineux. Eh bien, mes FF.·. qu'y a-t-il donc derrière vos trois points, si ce n'est votre conscience maçonnique ? Et le Delta n'est-il pas la source et la synthèse de tous les *Trois Points* du monde ? S'il n'y a rien derrière le Grand Triangle, de quel droit verrez-vous quelque chose derrière les petits ?

Nos Loges sont, par leur symbolisme, détentrices de la Loi Morale, et celle-ci est une chose, ou plutôt un ordre de choses *naturel*. Nul ne pense, nous le croyons, que la Loi Morale soit d'invention humaine. Aucun homme, que nous le sachions, ne s'est donné comme le créateur de cette loi. Les plus grands, même, de Moïse au Christ, par le Bouddha, Pythagore, et tant d'autres, s'en sont donnés toujours comme les interprètes et non comme les créateurs.

Alors ? D'où vient-elle ? Qui l'a créée ? Est-elle donc un jeu de la matière ?

Quels sont les Maçons qui se sont posé ces ques-

tions ? Peu nombreux, nous le croyons, et combien l'ont résolue ? Quel est le Maçon qui conclura avec Le Dantec, qu'il n'y a pas de vérité morale, parce que celle-ci est personnelle et non universelle, comme la vérité scientifique ? Ou bien lui répondraient-ils comme notre F.·. Chevrier dans sa *Mission Créatrice* : « l'instinct d'une espèce la porte à rechercher tel aliment ou telles conditions vitales qu'une autre èvitera, faut-il donc en conclure qu'il n'y a aucune vérité dans ces instincts ? » (*Mission Créatrice* p. 128).

Nous pensons, à tort ou à raison. que tous les problèmes profonds qui s'offrent à l'homme qui s'est *éveillé*, à *l'initiable*, ont leur solution *écrite* dans les symboles maçonniques ; mais il faut apprendre à *lire* ces symboles, et c'est cela la vérible initiation, celle qui dure toute la vie.

Notre siècle est un siècle de progrès scientifique et nous nous enorgueillissons légitimement de notre race actuelle et de ses multiples connaissances, mais parallèlement à ces possibilités nouvelles de mieux être, les découvertes modernes ont semé la mort, la désolation et les plaies sociales. Ne serait-il pas temps de songer à l'adage des sages de l'antiquité : « Si tu fais un pas dans la voie de la connaissance, fais en deux dans la voie de la morale ».

Nous ne craignons pas de le répéter, c'est dans le symbolisme maçonnique, ainsi que, d'ailleurs, dans d'autres symbolismes, que se trouve la *voie droite*, celle qui, peu à peu suivie par le plus grand nombre d'humains, permettra un jour à l'humanité de vivre enfin la vie de fraternité universelle, symbolisée par le Temple Maçonnique.

PAUL FISCHER.
Orat.·. de la R:·. L.·. « Hamsa », n° 740
du Droit Humain, Or.·. de Lyon.

Mars 1926

A propos de l'interprétation des Mythes

Un ouvrage qui posséda jadis une célébrité universelle, et qui maintenant encore n'est pas sans valeur, s'efforça de démontrer, à grand renfort de documents, de recherches d'érudition, et de comparaisons philosophiques et historiques, que toutes les religions étaient susceptibles d'être interprétées par le *mythe* solaire, le *mythe* lunaire, et d'autres faits astronomiques.

Je veux parler de l'*Origine des cultes* de Dupuis.

Les religions de l'antiquité, et principalement le polythéisme gréco-asiatique, furent construites, non pas peut-être à leur origine, mais dans leur croissance et leur développement, sur des mythes.

Il ne faut pas confondre le mythe avec le symbole : le symbole c'est une figure, un tracé graphique. un dessin, une formation numérique, adoptés pour représenter une idée, ou un ensemble d'idées ; pour celui qui n'en a pas la clef, le symbole est fermé : il n'y voit qu'un élément géométrique ou arithmétique plus ou moins bizarre, ou un objet matériel, ou un animal ; pour l'initié, le symbole est un livre toujours ouvert, à la fois mnémotechnique, table de matières, résumé, et matière de nouvelles études et de nouvelles recherches, par la réflexion, l'imagination, l'intuition et l'analogie : c'est, dans un certain sens, une algèbre des idées.

Le mythe, au contraire, est étranger aux mathématiques et au dessin ; il est un récit, une aventure, une anecdote ; il touche donc à l'histoire, aux sciences naturelles, à la littérature. La vie d'un personnage réel ou imaginaire, une légende, sert à renfermer un sens caché ; le proanfe n'y voit qu'un sens

matériel, mais l'initié, qui connaît le contenu y retrouve une vérité profonde, parée d'un vêtement pour frapper mieux et plus sûrement les esprits — pour attacher plus fidèlement les mémoires. Le *mythe* est une vérité, une notion, un principe, caché sous une histoire vraie ou fausse ; le mythe est à l'ordre religieux ou philosophique ce que la fable est au point de vue moral et littéraire ; en fait, notre vieille langue française appelait aussi la *mythologie* : la Fable ; et au point de vue étymologique, cela se comprend, puisque les fables simplement éducatrices d'Esope portent le nom de mythes (μυθοὶ).

Cela permet déjà de mieux voir ce que sont les *mythes* proprement dits, dans le sens unique conservé par le langage moderne. Une fable, est simplement un petit récit allégorique, où l'on met en scène des hommes, des plantes, des animaux, des objets, des êtres fictifs et de raison.

Une ample comédie aux cent actes divers !

pour parler comme notre La Fontaine ; et du récit vrai ou faux l'on tire une leçon morale. La morale de l'histoire est que.....Une fable ne va pas plus loin, surtout les fables modernes ; mais le *mythe*, fable sacrée, sacerdotale, initiatique, tout en étant parfois, presque toujours, mais pas toujours, pourvue d'un sens moral pratique, y joint un sens plus élevé, de caractère scientifique, principalement de l'ordre astronomique ou physique, comme l'ont pensé et démontré fort justement Dupuis et son école ; mais ils contient en outre un sens philosophique et même métaphysique ou cosmogonique qu'ils n'ont pas aperçu ou tout au moins qu'ils n'ont pas mis en lumière ; et pourtant ce n'est pas le moins important.

Les mythes bien constitués et bien construits con-

tiennent toujours *trois* sens, reliés entre eux par le lien et la loi de l'analogie, car le *ternaire* se retrouve, ici comme ailleurs ; un sens moral, qui découle de l'histoire elle-même que l'on vient de raconter (fable ou sens familier du mot) ; puis la formule d'une loi naturelle (Vérité scientifique, voilée pour le vulgaire ; enfin un principe, se rattachant non plus aux sciences positives proprement dites, mais au plan des causes, des origines, de la constitution intime du Cosmos, de l'Evolution universelle. C'est toujours le sens le plus difficile à trouver, car les initiés du passé avaient *voulu* qu'il ne fût accessible qu'à ceux qui le rechercheraient profondément, et se rendraient ainsi dignes de l'obtenir, ou à ceux qui en recevraient l'explication par un maître ; c'est pourquoi nos savants et nos érudits ne l'ont en général pas vu ; ils ont bien fouillé sous la peau ou sous l'écorce du fruit pour en trouver la chair, mais ils n'ont pas brisé le noyau et mis au jour l'amande. Ceux qui l'ont recherché ont souvent été considérés comme des rêveurs, des mystiques, ou des amants des sciences occultes, mais comme l'ensemble du symbolisme maçonnique, comme l'organisation intégrale de l'Ordre repose justement sur cette méthode, on nous permettra, conséquents avec nous-mêmes, de prendre cette méthode beaucoup plus au sérieux, puisque c'est elle qui fait que nous sommes ici.

Les anciens n'avaient pas notre mentalité et nos scrupules de critique historique ; pour enseigner une vérité, ils forgeaient volontiers une histoire imaginaire, avec des personnages inventés, et des faits créés à plaisir ; leurs privautés avec l'histoire dépassent celles d'Alexandre Dumas et de son école de romanciers prétendus historiques ; les faiseurs de mythes, prêtres, poètes ou philosophes, prenaient volontiers comme canevas des faits réels et des per-

sonnages ayant existé, quitte à enjoliver, déformer, arranger, et altérer les événements réels pour les besoins de leur démonstration ou de leur enseignement symbolique ; ils empruntaient aussi bien aux vieilles légendes populaires, aux vieilles religions primitives locales, élaguaient ceci, amplifiaient cela pour le faire cadrer avec leurs conceptions initiatiques.

Les champions du système « mythe solaire » n'ont donc vu qu'une partie de la question : ils n'expliquent pas pourquoi ce mythe revêt tant de formes différentes ; ils n'expliquent pas non plus pourquoi, s'il se cache parfois sous les aventures d'un dieu, il se dissimule d'autres fois sous l'histoire d'un héros plus ou moins légendaire ; enfin ils n'expliquent pas non plus pourquoi et comment chaque histoire mythologique contient d'autres sens que le sens astronomique ! D'ailleurs ce sens, ils ne l'ont pas vu, de même que la plupart des savants philologues ou érudits modernes n'ont vu aucun sens caché, et n'ont admis comme origine des mythes que le caprice des prêtres ou l'ignorance et les préjugés de la foule, adopté ensuite comme sujet et matière des écrits des poètes.

Les formes différentes viennent toutes de la même cause ; les initiés et les philosophes, dans ces temps là prêtres et savants ne faisaient qu'un, s'instruisaient dans les mêmes sanctuaires et souvent, de Grèce ou d'Asie Mineure, allaient en Egypte, en Chaldée ou aux Indes pour compléter leur instruction; mais dans chaque pays, ils trouvaient des traditions locales, des religions primitives, des formes particulières, des légendes spéciales, et il était tout naturel qu'ils se servissent de ces matériaux plus ou moins manipulés pour y renfermer l'enseignement qu'ils voulaient ensuite donner sur place ; la légende,

l'histoire du vieux dieu local, arrangée, ou dérangée, servait toujours pour la masse profane sans la troubler dans ses habitudes d'esprit (c'était l'exotérisme) ; pour l'élite, que l'on voulait cultiver et instruire, l'emplir d'histoires, de récits, de noms qui lui étaient familiers rendait l'instruction plus facile, la mémoire plus aisée, le résultat plus adapté au milieu social où l'on se trouvait. L'unité d'enseignement trouvait ainsi un cadre commode dans la multiplicité des formes. Et c'est ce qui explique deux choses : d'abord, que l'antiquité n'a pas connu ce que nous appelons les guerres de religion ; résultat frappant et vraiment supérieur ; les prêtres d'un peuple *conquérant*, dans les mythes, reconnaissaient facilement, grâce à l'enseignement secret, les dieux du peuple *conquis* correspondant aux leurs propres ; pourquoi alors persécuter ceux qui les adoraient ? la preuve la plus connue, c'est celle des Romains ouvrant leur panthéon à tous les dieux possibles, et les assimilant les uns aux autres ; dans les dieux des Grecs ou des Gaulois, les Romains avaient vite fait leur œuvre d'assimilation ; il y avait là comme un air de famille ; et c'est ainsi que l'Empereur Alexandre Sévère avait placé dans son cabinet de travail une image de Jésus.

L'un des types classiques de mythes solaires est celui d'Hercule. Or, il est certain que la légende mythologique de la bonne époque, est le résultat de la rencontre, de la pénétration réciproque, de trois ou quatre légendes de héros locaux avec des traditions religieuses plus élevées et des doctrines philosophiques générales. L'ancienne conception aryenne des forces de la nature divinisées a abouti, dans l'esprit de bien des peuples, à la création de dieux *personnels*, qu'il a fallu ensuite *interpréter* par des notions allégoriques et métaphysiques, pour les mettre au courant

du nouvel état intellectuel de l'élite. L'Hercule primitif rappelle par bien des traits le dieu taureau que l'on rencontre un peu partout pour représenter la force et la fécondité ; il n'est pas sans analogie avec le Melkarth des Tyriens ; d'autre part, soit par simple gloriole, soit par conception spéciale de la dévotion, des familles aristocratiques prétendirent descendre d'un dieu, et les prêtres contribuèrent à accréditer ces légendes ; d'où l'identification d'un de ces dieux *démarqués* et *humanisés* avec les ancêtres de ces familles. Sur ces *charpentes* viennent se fixer des traits accessoires, que les prêtres et les poètes déforment et accommodent pour harmoniser l'ensemble avec l'idée maîtresse qu'ils veulent représenter et l'enseignement qu'ils veulent en tirer.

C'est ainsi que se constitue peu à peu la légende et le mythe classique d'Hercule, combattant les fléaux, détruisant les monstres, à la fois fils de Jupiter, c'est-à-dire de Dieu, pour que sa force divine fût bien consacrée, devenant aux hommes un appui dans leurs malheurs, souffrant lui-même, gagnant le ciel et devenant un Dieu. Les douze travaux peuvent bien et légitimement être interprétés par les douze signes du zodiaque, Hercule par le soleil ; mais c'est aussi, avec la force physique, la force morale, comme le montre le choix entre la bonne et la mauvaise route, la crise de faiblesse dans laquelle il file aux pieds d'Omphale, comme Samson se laisse séduire par Dalila ; c'est encore l'activité naturelle — et cosmique, la descente aux Enfers, comme celle d'Orphée, comme le mystère de Perséphone, et le bûcher final, d'où le héros Dieu renaît en splendeur vers le ciel, comme le phénix ; ici, c'est bien encore le soleil, qui disparaît pendant l'hiver (descente aux enfers) pour reparaître ensuite au haut du ciel ; quoi de plus analogue avec les légendes mythiques d'Osiris

et d'Isis ? D'où histoire légendaire, interprétation cosmique ou scientifique, interprétation morale, et interprétation métaphysique.

Dans la mythologie balylonienne Mardouk est *volé* par Zou ; Mardouk (ou Bel) est un dieu soleil ; Zou un dieu des vents et des nuages ; c'est un jeu d'enfant de comprendre que le vent et les nuages cachent l'éclat du soleil, puisque le soleil le matin, jeune et rayonnant, dissipe les ténèbres et les brumes ; puis d'y trouver un sens moral et un sens plus élevé encore. Dans les chants de l'Edda, une véritable cosmogonie est contenue dans la Voluspa. « Au commencement était le chaos, entre la région du feu et celle des ténèbres ; le givre qui sort du Niffelheim est fécondé par les étincelles jaillies du Muspillheim et ainsi naît le géant Imir ; la gelée fondante donne naissance à une vache divine qui lèche la neige dans le creux des rochers et donne quatre fleuves de lait par ses mamelles. » Ne voyez vous pas immédiatement les éléments actifs de la substance primitive et innommable fécondant les éléments passifs ; les forces de la nature en sortant ? puis la neige et la glace produisant les cours d'eaux qui vont porter la fertilité sur la terre ?

Cette idée de la fertilité de la terre, vous la retrouvez dans les mystères d'Eleusis. Quand Hadès enlève Perséphone ou Kora à sa mère Deméter pour l'entraîner sous terre, c'est le grain qui est enfoui dans la terre et qui germera ensuite, car la réconciliation et le pacte avec Hadès montre la résurrection de la végétation après sa mort ; l'initié y verra aussi que la force supérieure ne peut produire son effet que par son sacrifice au profit d'une force inférieure qu'elle fécondera ; partie d'en haut, elle se réalise et se multiplie en bas. La grain pourrit dans la terre et de sa mort surgit la vie de la plante ; on voit ici

comme dans tous les mythes ce que l'on pourrait appeler l'*emboîtage* de divers sens qui découlent les uns des autres par analogie.

Le processus de transformation des forces de la nature en *divinités*, puis de ces divinités en véritables personnes, sujets et acteurs d'une histoire légendaire que le vulgaire prend argent comptant, et que l'initié est obligé d'expliquer à nouveau sous forme mystique, est très sensible dans le mythe aryen du feu.

Le prêtre, tourné vers l'orient allume le feu sur l'autel au lever de l'aurore ; pour produire ce feu, il emploie le frottement d'un morceau de bois dur pointu dans une pièce de bois mou creusé d'une légère cavité ; le feu est communiqué à des morceaux de bois secs, et pour le développer, on répand sur lui la liqueur du soma et du beurre clarifié ; la flamme monte vive et ardente vers le ciel, image et symbole du feu dans les trois mondes, matériel, moral ou spirituel, cosmique ou métaphysique.

Et voici la légende qui se forme, écoutez-la dans l'hymne que rapportent les Védas ; le feu sacré a pour père Twastri, le charpentier, qui a préparé les morceaux de bois et notamment les deux pièces jointes en croix, *arani,* dans lesquelles le frottement doit engendrer le feu, cet enfant divin ; car la mère, c'est *Maya*, personnification de la puissance productrice féminine ; Maya, c'est la puissance de la Nature, éternellement mère et éternellement vierge ; elle a conçu par l'Esprit, c'est-à-dire le souffle, Vaya, dirigé sur le feu pour l'embraser ; pour le développer on l'a oint avec l'alcool et le beurre ; et oint en grec, c'est Κρηστος. Ce feu terrestre est le fils du feu céleste contenu dans le soleil, différent de lui, et pourtant de la même substance que lui.

Voici les propres paroles du Véda. « La jeune

mère porte l'enfant royal mystérieusement caché dans son sein ; la reine l'a enfanté, car d'une antique fécondation c'est le germe qui s'est développé ; je l'ai vu à sa naissance, quand sa mère l'a mis au monde. Oui, j'ai vu ce dieu aux couleurs brillantes... et j'ai répandu sur lui l'onction immortelle... je l'ai vu avancer de sa place tout resplendissant... des ennemis avaient rejeté au rang des mortels celui qui est le roi des êtres et le désiré des nations... que ces calomniateurs soient confondus ! »

Lisez maintenant l'histoire légendaire de Jésus, fils de Dieu et Dieu lui-même, né de la vierge Marie épouse du *charpentier* Joseph, conçu par l'opération du Saint-Esprit ; parcourez les textes où l'on vous montre l'agneau, agnus, si proche d'Agni, et méditez sur ce mythe, que les initiés de Palestine ont *incorporé* dans l'histoire de Jésus pour y faire entrer leur système, que les Chrétiens ont pris pour une histoire réelle, comme peut-être les pasteurs des plateaux de la Perse et de l'Inde prenaient Twastri, Maya et Agni pour des personnes, et que nous autres, modestes Maçons nous sommes obligés, prenant en mains les enseignements de l'archéologie et de l'histoire des religions, d'expliquer à nouveau en le comparant sympathiquement avec l'histoire de certains de nos grades maçonniques.

Voulez-vous un autre exemple pris dans la Bible, cette fois, et non plus dans l'Evangile ?

Ouvrons la Genèse, considérons Adam et Eve dans le paradis terrestre, l'arbre de la science du bien et du mal, le serpent conseillant à Eve de mordre dans le fruit et d'en faire goûter à son compagnon ; longtemps la masse des Juifs a cru à cette histoire ; l'Eglise catholique l'a enseignée comme vraie ; on en tirait une leçon morale, mais on n'allait pas plus loin ; mais déjà les Kabbalistes juifs la considéraient comme

un simple symbole, eux qui expliquaient tout le Pentateuque par l'ésotérisme ; l'arbre de la science de bien et du mal expliqué par la connaissance des choses de la nature, le serpent, Nahasch, était le désir, l'attrait originel que l'humanité ressent comme moteur, la grandeur et la détresse du résultat, savoir et souffrir ; le Paradis de l'ignorance et de l'innocence simpliste détruit par la science, par la connaissance, qui rend semblable à Dieu (le fruit de l'arbre), mais qui met l'homme aux prises avec la cruelle réalité et la dure nécessité de la lutte et du progrès, qui ne va pas sans épreuves, voilà ce que contient le mythe ; mais la science moderne a montré que les Juifs l'avaient emprunté aux Chaldéens en le modifiant : déjà dans le mythe chaldéen on trouve le serpent, de même qu'on y trouve le déluge l'arche, et la colombe que la fameuse histoire sainte, chère à nos ancêtres, raconte comme histoire de Noé.

Partout dans l'Orient le serpent ou le dragon ont joué un rôle, comme représentant le mal, les ténèbres la négation : et les superstitions chinoises voient encore dans une éclipse de soleil l'entreprise d'un dragon qui veut dévorer l'astre du jour : mythe pris pour une réalité.

On pourrait multiplier les exemples, mais ce serait sans aucune utilité pour la présente étude.

Cette méthode de déformation d'une légende, de construction arbitraire d'une histoire, ou de rédaction d'un fait sous forme allégorique passa de l'antiquité dans le moyen-âge par le canal de l'hermétisme de l'alchimie. Les grimoires ou les traités d'alchimie sont remplis de récits qui ont l'air de contes à dormir debout si on les prend au pied de la lettre, et qui au contraire décrivent une expérience pour qui a la clef du langage employé : quand on parle du soleil barbu ou de la lune sa compagne,

quand on vous montre le loup cornu aux prises avec l'aigle et la tête de corbeau, comprenez donc qu'il s'agit de métaux, d'acides et de sels ! D'ailleurs le moyen âge, faute de liberté de la presse, et même de presse, considéra toujours comme prudent de cacher certaines notions philosophiques ou scientifiques sous le voile d'histoires plus ou moins mystérieuses et construites de façon à être à double ou triple entente ; le rébus, ce vestige des hiéroglyphes du passé fut aussi un moyen de cacher sa pensée aux profanes et même au temps de la Renaissance on trouve des livres écrits en langage conventionnel, et des dessins ou images à interprétations ; depuis les simples combinaisons de figures géométriques, que l'alchimie et le pythagorisme ont léguées à la Maçonnerie, jusqu'à de véritables estampes artistiques, en passant par les scupltures des cathédrales, dont beaucoup sont des rebus de pierres, et par les tarots, dont chaque figure sous une apparence prof.·. parfaitement déterminée, représente une idée philosophique ou le développement d'un précepte, tout procède de la même méthode : dissimuler des vérités profondes pour les rendre inaccessibles à l'œil du vulgaire, compréhensible seulement à celui qui aura assez de perspicacité et de patience pour les pénétrer, véritable gymnastique intellectuelle où l'esprit gagne en puissance et en richesse.

Même dans notre période historique, certaines légendes se sont constituées avec des faits réels déformés et employés à un enseignement : voyez ce que les chansons de geste ou les romans de chevalerie font de Charlemagne, des preux, d'Arthur, des chevaliers de la Table ronde, dans lesquels on a retrouvé le mythe solaire aussi bien que dans l'Evangile.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un cours de mytho-

logie comparée ou une étude sur la littérature médiévale ; notre but a été surtout d'illustrer de quelques exemples l'explication que nous donnons sur l'interprétation des mythes.

ARMAND BÉDARRIDE.

Sur Hiram couronné d'épines

Je ne veux pas faire un article de *critique* au sujet du livre d'Albert Lantoine *Hiram couronné d'épines*.

Eut-il tort, eut-il raison d'employer parfois des épithètes cruelles à l'égard d'une Institution pour laquelle il éprouve certainement une grande affection ? Je suis sûr en effet que la Veuve n'a pas de plus sincère adorateur, et que ce serait le moment de rééditer le proverbe « qui aime bien châtie bien ». Mais, ces considérations d'opportunité ou de bienséance mises à part, il faut convenir que sa satire est de qualité.

C'est peut-être dans ces études publiées régulièrement par le *Symbolisme* durant six années, et qui constituent sous un titre heureusement choisi un ensemble parfait, qu'Albert Lantoine a écrit ses pages les plus belles. Si on publie un jour des « morceaux choisis » de cet écrivain, c'est encore dans *Hiram couronné d'épines* que la glane sera la plus fructueuse.

En tous les cas Lantoine aura accompli un labeur original, que consulteront avec curiosité tous ceux qui plus tard s'intéresseront à la Franc-Maçonnerie de notre époque. Il aura fait pour Elle ce que Seb. Mercier a fait pour le Paris de la fin du 18e siècle : le tableau de nos mœurs et de nos coutumes. Quel dommage que nous n'ayons pas sur la Maçonnerie

de nos grands aïeux une documentation comme celle-là ; nous la comprendrions mieux, sans nous égarer dans des commentaires où son rôle social se trouve injustement interprété.

D'autre part, quelle ressources offre cet ouvrage aux Francs-Maçons contemporains ! Il apprendront là à se mieux connaître et à *apprécier* (ceci n'est pas paradoxal) l'Ordre auquel il appartiennent.

Et pour les loges, elles qui sont parfois embarrassées pour corser leur ordre du jour, que de sujets d'études susceptibles d'aiguiser les controverses et de provoquer de fécondes discussions. Essayez de lire dans un atelier — comme je l'ai vu faire — un des nombreux chapitres sur le travail maçonnique, soit *La question du Rituel, La F. M. et le Communisme, La F. M. et le Fascisme, la Régularité maç.,.. les tenues blanches,* etc, etc, et vous vous convaincrez de l'émotion passionnée, parfois même trop passionnée, qu'elles suscitent.

Mais pourquoi n'avoir tiré *Hiram couronné d'épines* qu'à 500 exemplaires ? On dirait que chez Lantoine la manie du bibliophile lui fait perdre la notion de son intérêt d'écrivain et je dirai même de l'intérêt général. Je sais bien qu'il a l'intention de compléter ultérieurement certaines parties, et que par exemple l'étude sur la Femme dans la Franc-Maçonnerie formera, avec une documentation plus ample, la matière d'un autre gros ouvrage — néanmoins ce livre forme un tout qu'il est regrettable de dissocier. Pourquoi avoir limité le tirage ? Pour que ces deux volumes vendus aujourd'hui 32 francs en valent 300 dans dix ans ? Si c'est une satisfaction d'amour-propre, elle est mesquine, et peu compréhensible de la part d'Albert Lantoine, à moins qu'il ne prenne plaisir à se collectionner lui-mème.

Va-t-il sortir ses griffes, en lisant ceci ? (Le spirituel

et talentueux artiste A. P. Gallien, au dessous de son bois gravé représentant Albert Lantoine, a écrit cet alexandrin :

Même quand il caresse, on sent qu'il a des griffes.

D'ailleurs il nous a accablé de sarcasmes, de blâmes, de brocards, de diatribes, d'admonestations et de malédictions durant 650 pages. « Il nous a traînés dans la boue » dirait le Grand Patron Oswald Wirth.

A notre tour d'user de représailles.

Albert Lantoine n'est plus dangereux. *Hiram couronné d'épines* est terminé.

ROBERT RANDAU

TABLE GÉNERALE
D'HIRAM COURONNE D'EPINES

I. — Le Recrutement maçonnique.
II. — La Femme dans la Franc-Maçonnerie.
III. — Le Travail maçonnique :
La carte d'identité
Les Tenues blanches
La Propagande
La question du Rituel
La F. M. et l'Espéranto
La F. M. et la Société des Nations
La F. M. et le Communisme
La F. M. et le Fascisme
La Morale du « Portique »
La Régularité maçonnique
Le « Tapage » Maçonniqne
La Discipline maçonnique
IV. — L'Internationalisme de la Franc-Maçonnerie
V. — Les Hauts Grades
VI. — Epilogue
Pièces annexes

Editions ADYAR

4, Square Rapp, 4,
PARIS (VII^e Arrt)

Demandez notre

nouveau Catalogue n° 4

envoyé franco

L'ACACIA

Revue mensuelle d'études et d'action maçonniques et sociales publie des articles destinés à faire connaitre l'esprit de la Maçonnerie française et l'influence qu'elle s'efforce d'exercer.

Sommaire du N° 27. — Mars 1926.

Denigrement, Calomnie, Haine.....	*L'Acacia*
La Politique cléricale du Fascisme.....	Maria Rygier
La Doctrine Maçonnique	Armand Bédarride
La Compagnie de Jésus.....	Joseph Tromelin
Un mariage laïque et Maç.·. à Verdun.....	Ch. Bernardin
Un Document sur la fondation du G.·. O.·. de Franec.....	
Bibliographie Maç.·.....	E. Maury
Aujourd'hui	André Lebey

SOUS LE TRIANGLE

La F.·.M... américaine contre le Fascisme
Le F.·.O.·. de France et les nationalistes anglais

Abonnement aux dix numéros annuels :

France : **25** francs. — Etranger : **35** francs.

Mandats à M. L. DALTROFF, administrateur, 16, rue Cadet, Paris (9e)

Compte chèques postaux : *Paris 601-25.*

Collection du " SYMBOLISME "

ARMAND BÉDARRIDE.— **Le Travail sur la Pierre brute** 4 »»

ALBERT LANTOINE. — **I, Du Symbole** (dern. exemplaires) 3 »»

» **II. Hiram couronné d'épines,** 2 vol. 644 p. Ouvrage tiré à 500 exemplaires numérotés . . . 32 »»

COTE-DARLY. — **Alexandre Dumas père et la Franc-Maçonnerie** 2.50

PIERRE ORLETZ. — **Le Symbolisme chez les anciens et les primitifs** . . . . . 1 »»

A. SIOUVILLE. — **Le Prince de ce Monde et le Péché originel,** étude documentaire précédée de **Parlons du Diable** par Oswald Wirth et suivie **la Diablerie de Léo Taxil,** ainsi que du **Diable au Café** de Louis Ménard . . . 5 »»

OSWALD WIRTH. — **Le Poème d'Ishtar.** Mythe babylonien interprété dans son ésotérisme . . . . . 4 »»

L'Idéal Initiatique tel qu'il se dégage des rites et des symboles. — Ouvrage à faire lire à tout initiable . . . 4 »»

Catholicisme et Franc-Maçonnerie . . . . . 1 »»

En vente au « Symbolisme » :

ALBERT LANTOINE. — **Histoire de la Franc-Maçonnerie Française.** . . . . . 25 »»

L'Administration du SYMBOLISME ne dispose plus de la série complète des numéros parus depuis octobre 1912. Les fascicules actuellement disponibles sont les suivants :

1ere année (1912-13) — Nos 6, 7, 8, 9, 10 et 12
2e » (1913-14) — Nos 13 à 24 (complet).
3e » (1920) — année totalement épuisée.
4e » (1921) — Nos 39 à 46
5e » (1922) — Nos 47 à 58 sauf No 56 épuisé.
6e » (1923) — Nos 59 à 69 (complet).
7e » (1924) — Nos 70 à 80 sauf No 71 épuisé.
8e » (1925) — Nos 81 à 91 (complet).

Prix des années complètes . . . France **15** fr. Etranger **20** fr.
Ces mêmes années reliées . . . — **25** fr. — **30** fr.
Les Nos des 1re et 4e années. . . — **20** fr. — **25** fr.
Années 1922 et 1924 (incomplètes) chacune **12** fr. — **18** fr.
Les Nos manquants sont rachetés au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.

Le Gérant : OSWALD WIRTH.

IMPRIMERIE BUSSIÈRE. — SAINT-AMAND (CHER).